

# De l'argent plein nos livres

PAR FRANCIS MARCOIN

Alors même que l'enfant est supposé vivre à l'écart de l'argent, depuis que la littérature de jeunesse existe, elle lui en parle abondamment. Père de tous les vices et source d'effroyables dangers, objet de tentations et de charité, l'argent est surtout d'une mystérieuse inéquité que l'on se garde bien d'interroger, celle-là. Fin connaisseur de notre histoire littéraire, Francis Marcoin nous invite à la relecture de nos classiques.

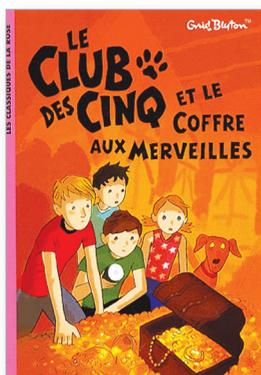


↑

1994  
© The Walt Disney Company.



Francis Marcoin  
 Chercheur spécialisé sur le roman et la critique littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle, sur l'Histoire et la critique de la littérature pour la jeunesse, principalement au XIX<sup>e</sup> siècle. Directeur des Cahiers Robinson. Président de l'association des Amis d'Hector Malot.



↑  
 Ill. Frédéric Rébéna, édition de 2008.



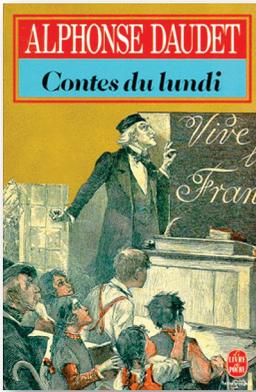
A certains égards, tout enfant est un pauvre, si l'on considère l'argent qu'il possède en propre. Et inversement, pendant longtemps, le pauvre a été une sorte d'enfant, placé lui aussi dans une situation de minorité. D'où, dans les premiers temps de la littérature pour la jeunesse, une sorte de confusion entre ces deux catégories. Ce qui les rapproche, c'est la petitesse des sommes auxquelles ils ont accès. Si l'argent ne cesse de circuler dans ces récits, c'est par petites unités, un ou deux sous, un ou deux francs, un ou deux louis. Ce qui caractérise sans doute le mieux les enfants, en dépit de l'étymologie du mot « infans » qui renvoie à la privation de parole, c'est donc ce défaut de propriété, même s'ils disposent de biens matériels dans les familles aisées : on peut vivre dans l'opulence sans toucher à l'argent. Du coup, celui-ci prend un caractère presque irréel, situé en dehors des vrais échanges. Il suffit de lire les titres français donnés à quelques livres de la série « Le Club des Cinq » : *Le Club des Cinq et le coffre aux merveilles*, *Les Cinq et le trésor de Roquépine*. Ces récits, que l'on peut voir comme « réalistes » dans la mesure où ils se situent dans le monde quotidien, sont contaminés par une forme de merveilleux, et l'on ne compte pas le nombre de trésors que les enfants peuvent découvrir, avant de les restituer car cette recherche ne peut être que désintéressée.

Au mieux, l'enfant est un héritier, dont les propriétés sont situées dans le futur, voire hypothétiques. Et très souvent cette fortune à venir engage à vivre une jeunesse démunie, pour mériter ce qui a été octroyé de naissance. C'est Rémi, dans *Sans famille* d'Hector Malot, qui vit de rien avant de retrouver famille et richesse. Le succès du roman, international et constant jusqu'à aujourd'hui, notamment en Chine et au Japon, suggère qu'un tel destin n'est pas seulement redevable d'un discours paternaliste et qu'il rencontre sans doute un fantasme universellement répandu, celui qui suscite ce jeu enfantin si étonnant, « On était des pauvres ». Il semble difficile, voire impossible, de traiter cette question de l'argent de manière neutre, et celui-ci déclenche la passion, que ce soit l'attrance ou la répulsion.

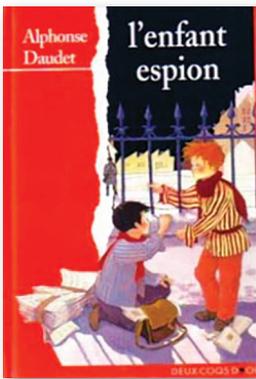
## L'ARGENT TENTATEUR

Cette misère provisoire doit à la nature puisque le petit d'homme n'est pas en état d'accumuler des richesses, mais elle doit aussi à la culture dans des sociétés où l'argent creuse de plus en plus la différence entre les êtres humains dont la Révolution française a par ailleurs proclamé l'égalité. Et l'on ne peut que recevoir comme paradoxal et invraisemblable le titre d'un ouvrage récent, *500 000 euros d'argent de poche* de Rémi Stefani (Rageot, 2013), dont l'équivoque est du reste immédiatement levée par la présentation de l'éditeur : « La nuit dernière, un meurtre a eu lieu derrière la maison d'Aurélien, sur le chemin qui borde la Moselle. Le cadavre d'un comptable criblé de balles a été retrouvé, ainsi que l'arme du crime. Au matin, le garçon découvre dans les broussailles une sacoche renfermant 500 000 euros. Qu'en faire ? Partagé entre le désir de garder le pactole et le sentiment de faire quelque chose de mal, Aurélien hésite... Pas longtemps ». Cette aventure est donc le support d'un débat moral.

La littérature pour la jeunesse n'a donc pas rompu avec les principes qui lui sont constitutifs. En effet, si ce récit offre des éléments de modernité,



↑  
LGF/Livre de poche, édition de 1993.



↑  
Deux coqs d'or, 1995.

voire d'audace en regard des interdits d'autrefois – comme le cadavre d'un homme criblé de balles –, il se maintient dans les limites de ce qui paraît acceptable pour le public visé. On peut le comparer avec un roman de Georges Simenon, *L'Homme de Londres*<sup>1</sup>, où un ouvrier se retrouve également en possession d'un butin qui vient déranger une vie sans relief, mais cet événement déclenche un drame existentiel, une prise de conscience de l'absurdité du monde, beaucoup plus qu'un questionnement sur le bien et le mal.

Ce sentiment d'absurdité est sans doute plus tabou en littérature de jeunesse que l'évocation de l'argent, qui permet de proposer des comportements sociaux acceptables. Mais non sans contradictions. D'un côté, l'argent est précieux, il faut le respecter et l'économiser ; de l'autre il est dangereux parce qu'il suscite l'envie et la convoitise. Ainsi la nouvelle de Mérimée *Mateo Falcone*, publiée en 1829, a-t-elle été immédiatement donnée à lire à la jeunesse, et elle est aujourd'hui encore très présente dans les programmes du collège : un jeune Corse trahit les lois de l'hospitalité pour une pièce d'or qu'un caporal fait briller devant ses yeux, et son père le tue de ses propres mains. En 1871, « L'Enfant espion », nouvelle recueillie par Alphonse Daudet dans ses *Contes du lundi*, reprendra le même motif avec un jeune garçon qui trahit les Français pendant la guerre de 1870. Elle connaîtra la même postérité scolaire. Dans ces deux cas, les pièces de monnaie agitées devant les enfants prennent une allure maléfique, comme si la matérialité de l'argent était mauvaise en elle-même. On retrouve cette connotation dans les récits d'aventure où les trésors brillent également pour la malédiction de tous. En 1881, *Treasure Island (L'Île au trésor)* de Stevenson grave à jamais dans notre imagination ce scintillement qui provoque la convoitise et conduit au meurtre. De ses aventures, le héros ne rapporte rien qu'un cauchemar qui le réveille encore la nuit. Si toutes les aventures ne se concluent pas aussi tragiquement, le trésor en constitue un élément déclencheur, important et ambigu puisque, en fin de compte, une fois trouvé il n'est jamais conservé. On aurait du mal à citer un héros vivant la fin de ses jours en profitant de son butin.

## CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Quand une édition spécialisée pour la jeunesse s'est mise en place dans le sillage des Lumières sous le nom de « librairie d'éducation », elle a voulu dissiper les effets pernicioeux des contes où l'on peut devenir riche par magie. On n'y trouvera donc pas de trésors fabuleux comme dans *Les Mille et Une Nuits* qui offrent sans doute l'image la plus désirable de la richesse, mais des leçons d'économie domestique et de charité bien ordonnée. Il s'agit de faire comprendre la valeur réelle de l'argent, sur divers plans, aussi bien matériel que moral. Et ces leçons rétablissent la différence entre le prince et le pauvre, dont la condition n'est qu'illusoirement comparable. Car si le premier, qui n'a encore rien, est riche de ses espérances, le second n'a pour perspective que de rester ce qu'il est. En effet, s'il se voit reconnaître une dignité – ce qui est à signaler car cette dignité aujourd'hui encore n'est pas universellement admise –, c'est à la condition de ne pas désirer l'argent des autres, et encore moins de se l'approprier, même s'il meurt de faim. On en verra plus tard l'illustration la plus achevée dans les romans d'Hector Malot, qui fut

très engagé dans la dénonciation de la misère mais qui dote ses héros enfants d'une honnêteté poussée jusqu'à l'in vraisemblance : dans *Sans famille*, Rémi ne se permet même pas de dérober une miette de pain, à l'inverse des personnages du roman picaresque espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle, tel *Lazarillo de Tormes*, qu'appréciait Malot étant jeune et dont les aventures sont données à lire aux enfants alors qu'elles ne répondent pas à ce modèle de respectabilité. Le thème de la pauvreté honnête envahit les livres pour enfants du XIX<sup>e</sup> siècle, moins pour édifier les pauvres eux-mêmes que pour enseigner la bienveillance aux plus aisés, appelés à discerner l'humanité de chacun. La charité est bienvenue quand elle s'exerce auprès de personnes qui la méritent.

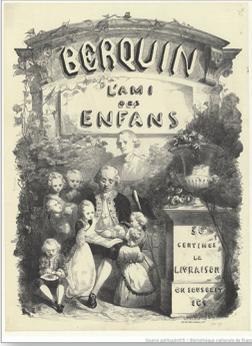
Lisons ceci : « Mais dites-moi un peu, il y a tant de gens si riches, si riches qu'ils paraissent ne savoir que faire de leur argent ; comment souffrent-ils qu'il y ait tant de pauvres ? ». Cette question posée par son fils à Monsieur Desvertus nous introduit directement dans une pièce publiée par Arnaud Berquin, « L'Habit sans galons ». Recueillie dans *Lectures pour les enfants ou choix de petits contes* (vol 3, 1785), cette pièce n'est pas originale, comme souvent chez Berquin, qui procède par compilation. Elle vient d'un recueil d'Alexandre-Guillaume de Moissy, *Les Jeux de la petite Thalie, ou nouveaux petits drames dialogués sur des proverbes, propres à former les mœurs des enfants et des jeunes personnes, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à vingt* (1762). Dans son « Discours préliminaire » l'auteur, qui fut un temps précepteur en Russie, plaide pour des livres qui conduisent à la vertu « par le chemin de la séduction », en l'occurrence celui des petits drames que les enfants prendront plaisir à interpréter. L'argument de « L'Habit sans galons » est ainsi formulé : « Trait d'un bon cœur pour engager un jeune homme à ne point aimer le faste, et à employer ce qu'il coûte à secourir l'humanité souffrante ». Cet ouvrage, qui connut quelques rééditions, offre le canevas d'un discours pédagogique destiné à régner durant un bon siècle.

La pièce compte deux autres personnages : Jacques, frotteur<sup>2</sup>, et son fils Jacquot âgé de 15 ans. Jacques est sorti de son grabat pour remercier M. Desvertus de ses bonnes charités. Il est malade, sa femme aussi, et sans cette charité, ils seraient déjà péris de misère avec leurs cinq enfants. Mais le Bon Dieu aide les malheureux quand ils sont honnêtes comme lui. Desvertus fils se met au diapason de cette divinité en lui donnant l'argent de ses étrennes, deux louis, ainsi que celui destiné à des galons pour son costume. Il faut beaucoup de conviction de la part de Desvertus père et fils pour persuader Jacques d'accepter cette charité, dont le lecteur comprend quant à lui qu'elle est bien placée.

Chez Berquin, comme chez nombre d'auteurs pour la jeunesse, l'argent et la comparaison des conditions sont des questions largement développées. La misère n'est pas ignorée, elle est même convoquée en quelque sorte pour permettre aux plus aisés de montrer leur grandeur d'âme. Cette misère est indissociablement choquante et naturelle, elle fait partie d'un monde gouverné par la Providence, qui a fait des riches et des pauvres mais qui doit être corrigée par la générosité. Le nom même de Desvertus souligne – de façon caricaturalement expressive – la grandeur d'âme d'un bon bourgeois que son nom, par ailleurs, anoblit indirectement avec un semblant de particule.



↑  
*Sans Famille*, adapté en bandes dessinées par Yann Dégruel, chez Delcourt, en 2015.



↑  
Arnaud Berquin,  
*L'Ami des enfants*.

Ce scénario gouvernera encore les récits de la comtesse de Ségur, où la visite aux pauvres fait partie des distractions des petites filles modèles. Ces récits sont toujours construits du point de vue des classes supérieures, auxquelles ils sont adressés car en fait la littérature pour la jeunesse a d'abord été d'essence aristocratique, et la voix narrative est celle du précepteur ou de la préceptrice, dont la charge n'est évidemment pas d'éduquer les pauvres. Inversement, ils ont à inculquer la valeur de l'argent à ceux qui en posséderont et qui en disposent déjà en petites quantités, venant notamment des étrennes. Celles-ci rapprochent encore les enfants des pauvres, qui font des tournées d'étrennes, ou des gens de condition modeste. Certaines professions en reçoivent encore aujourd'hui. L'expression « argent de poche » existait déjà, mais elle a d'abord désigné la partie de leur solde que les militaires pouvaient garder sur eux pour leurs menues dépenses, et elle concerne ensuite les ouvriers : « Jamais les ouvriers n'ont eu autant d'argent de poche qu'à présent », lit-on dans le *Compte rendu analytique de la Société d'économie politique de Lyon* en 1893. Un peu plus tard, on commence à mener des enquêtes sur l'argent des enfants, en distinguant d'un côté celui qu'ils épargnent et qu'ils n'ont pas le droit de dépenser, de l'autre l'argent de poche proprement dit, qui est leur part de liberté surveillée<sup>3</sup>.

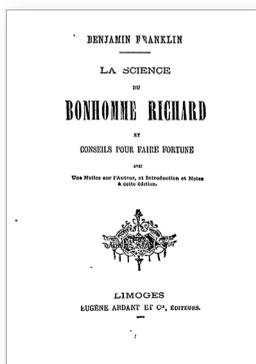
Le problème constamment posé est celui de la bonne dépense. Dans « La Cupidité doublement punie », une historiette figurant dans le premier volume de *L'Ami des enfants* (1782-1783), Berquin campait un « particulier » menaçant son fils qui est joueur de donner aux pauvres les mêmes sommes que celui-ci perd au jeu. Le fils renonce au jeu de peur d'être puni. On ne saurait trouver message plus ambigu, et néanmoins très clair : on ne dispose pas de l'argent en toute liberté. Cette interdiction était déjà discutée dans le septième entretien du *Magasin des Enfants* de Mme Leprince de Beaumont, où une élève s'exclame : « On ne peut donc pas dépenser son argent à sa fantaisie ? ».

La gouvernante entreprend de lui en donner les raisons dans un dialogue :

- Dites-moi, ma chère : votre papa a des fermiers qui vendent le blé et les fruits de ses terres ; ces fermiers sont-ils maîtres de l'argent qu'on leur donne pour ces blés, pour ces fruits ?
- Ils ne peuvent pas en être les maîtres, car toutes ces choses sont à papa, et ils lui en rendent compte.
- Eh bien, ma chère, nous sommes les fermiers du bon Dieu. Il nous donne l'argent pour nous nourrir, nous habiller, pour élever nos enfants ; payer les marchands, les domestiques, et assister les pauvres [...].
- Il y a des gens qui n'ont point de pain, mademoiselle ?
- Oui, ma chère, il y en a qui n'ont point de lits, d'autres qui meurent de froid en hiver, d'autres qui sont même sans chemises et qui manquent d'ouvrage pour gagner de l'argent.
- Ah ! mon Dieu, mademoiselle, cela me fait pitié. Prenez tout mon argent pour soulager ces pauvres gens.
- Vous avez donc beaucoup d'argent ?
- Ma bonne amie, j'ai deux louis. Prenez-les, je vous en prie, pour ces malheureux.



↑  
R. L. Stevenson : *L'île au trésor*, ill. N.C. Wyeth, 1911 (édition française Hetzel).



↑ Benjamin Franklin : *La Science du Bonhomme Richard et conseils pour faire fortune*, Eugène Ardant et Cie, éditeurs.

## DIGNITÉ DES PETITES GENS

Le message transmis par cet entretien se révèle multiple puisque, sous couvert d'énoncer des règles d'économie et de charité, la gouvernante présente un ordre social presque sacré, la propriété étant considérée comme un bien venu de Dieu qui ne peut être remis en question. Mais, bien plus, la possibilité d'une évolution sociale est inimaginable, alors que cette question va être le ferment du roman balzacien, peuplé de prolétaires enrichis allant jusqu'à s'emparer des biens de leur ancien seigneur. La Révolution est l'événement qui a permis ce renversement, peu lisible dans le roman pour la jeunesse : l'homme du peuple doit travailler et économiser pour améliorer sa condition mais non pas pour la changer. Berquin, dont l'œuvre paraît à la veille de 1789, ne cesse de célébrer « les avantages de la médiocrité », et si une littérature pour le peuple se développe dans le sillage de Benjamin Franklin, c'est dans l'idée que le peuple reste peuple. À partir de 1732 Franklin a publié *Poor Richard's Almanack*, *L'Almanach du pauvre Richard*, qui diffuse des conseils de bon sens, de sagesse et d'économie domestique. *La Science du bonhomme Richard et les moyens de faire fortune* connaît un grand succès et va influencer Laurent-Pierre de Jussieu, l'auteur de *Simon de Nantua ou le marchand forain*, le premier livre de lecture courante, en quelque sorte le premier roman scolaire, si l'on accepte qu'un roman n'est pas obligatoirement romanesque. Ce livre récompensé par l'Académie française est largement diffusé par la Société pour l'instruction élémentaire, qui en a fait la commande. Le génie de l'auteur, c'est de faire parler un « bonhomme » qui s'adresse au peuple d'égal à égal. Il péroré beaucoup, pour mettre en garde les gens contre les bonimenteurs qui vendent de faux remèdes et qui n'en veulent qu'à leur argent, contre le jeu qui peut les ruiner, etc. Car l'idée est toujours là que la pauvreté vient de l'imprévoyance.

L'argent est donc lié à une organisation plus méthodique de l'existence, il a en lui-même une valeur morale parce qu'il est lié à la prévoyance, à l'anticipation et non pas seulement au souci de l'instant. Dans le sillage du saint-simonisme, des caisses d'épargne, des caisses de prévoyance et de retraite sont créées pour arracher l'ouvrier à cette insouciance qui serait la première cause de ses malheurs. On trouve l'évocation de ces entreprises philanthropiques dans *La Fortune de Gaspard* de la comtesse de Ségur ou dans *En famille* d'Hector Malot, mais aussi dans les collections des éditeurs catholiques pour la jeunesse, comme Lefort à Lille.

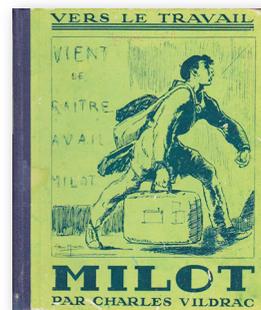
Si ce discours rencontre les intérêts des possédants, il est repris par les leaders ouvriers, et une sorte de fierté à être du peuple se construit durablement. Certains auteurs s'associent à cette démarche, telle Zulma Carraud, une grande amie de Balzac, qui va connaître un temps le succès avec des ouvrages élémentaires parus chez Hachette. Dans *La Petite Jeanne ou le Devoir* elle relate minutieusement les travaux et les jours d'une paysanne dont toute l'énergie est consacrée à surmonter les mille et une petites difficultés de l'existence, dans un équilibre toujours remis en question par le moindre incident. L'ouvrage commence par évoquer l'activité de la mère Nannette, qui va recueillir Jeanne :

« Il y avait dans un bourg du département du Cher une bonne veuve âgée de soixante ans, qu'on appelait la mère Nannette. Elle possédait une petite maison avec une petite chènevière et un

jardin planté de pommiers, de pruniers et de groseilliers. Du côté du chemin, un gros noyer, qui avait plus de cent ans, ombrageait le devant de sa porte. Quand les fleurs de cet arbre ne gelaient pas au printemps, il donnait assez de noix à la mère Nannette pour qu'elle eût sa provision d'huile l'année suivante. S'il se faisait deux bonnes récoltes de suite, elle vendait une partie des noix, ce qui lui donnait un petit profit. Quoiqu'elle possédât une vigne et un beau morceau de terre, elle n'avait que bien juste ce qu'il lui fallait pour vivre. Elle semait du froment deux années de suite dans son champ, qui, la troisième, rapportait alternativement du trèfle et des pommes de terre. Elle récoltait assez de blé pour se nourrir pendant les trois ans. Mais si l'année était mauvaise, la mère Nannette vendait la pièce de toile qu'elle avait fait faire avec le chanvre amassé et filé pendant quatre ans. L'argent qu'elle en retirait lui servait à compléter sa provision de blé ; et, malgré tout cela, elle pâtissait bien un peu l'hiver. »

L'argent est ici une préoccupation constante qui confère à l'ouvrage l'allure d'une épopée où l'héroïsme consiste à survivre et à rester honnête face à l'adversité. Ce qui se donne à lire aussi, c'est la maturité précoce de l'enfant, qui « cherche sa vie » et qui connaît la valeur de l'argent. Ce modèle très fort se manifesterá jusque dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, notamment parmi les instituteurs, qui se flatteront d'être des « Primaires » et qui développeront une littérature spécifique, notamment au travers du roman scolaire. Le bon argent est celui que le travailleur gagne en quantité modeste en échange d'un travail qui le grandit. Dans *Milot. Vers le travail*, roman scolaire publié en 1933 par SUDEL – la société d'édition du Syndicat national des instituteurs –, Charles Vildrac donne en exemple l'itinéraire d'un jeune garçon qui exerce plusieurs activités avant de prendre un vrai métier, celui d'imprimeur. Dans *La Colonie*, un autre de ses romans qui sera adapté pour en faire un autre livre de lectures suivies, toute une école s'est installée dans une île où elle vit une utopie remise en question par un cyclone qui détruit toutes les installations. Mais ce malheur est une leçon : « Par exemple, j'ai appris, moi, qu'un grand train de vie, que la possibilité de dépenser sans compter, que la possession d'un yacht, d'une voiture, que tout cela n'apportait pas grand-chose au bonheur ; j'ai appris qu'il était très dangereux de laisser grandir des besoins matériels dont on devient l'esclave et qu'il n'est rien de meilleur que de vivre en assurant son pain et sa liberté au moyen d'un travail qui plaît »<sup>4</sup>.

Une sorte de mépris de l'argent sera même cultivé, rencontrant la position artiste qui se situe, depuis la Bohème littéraire et encore plus depuis Rimbaud, du côté des pauvres : « Je m'en allais, les mains dans mes poches crevées » (« Ma Bohème »). D'une façon générale, le système d'enseignement, de l'école au lycée et à l'université, va opposer ce que Giono appellera les « vraies richesses » à l'argent, voire au négoce, à l'échange marchand. Les personnels chargés de l'enseignement et de la lecture ont échappé aux maîtres qui les employaient et, devenus salariés de l'État ou de collectivités publiques, peuvent cultiver une sorte de désintéressement puisqu'ils ne sont plus en contact direct avec l'employeur, le client ou le protecteur en état de leur fournir travail ou secours. Ou alors, il s'agit d'entreprises collectives, de coopératives, comme celle évoquée par Vildrac. Dès 1899, Charles Gide, dans *L'Almanach de la coopération française*, publiait un appel en faveur de la coopération scolaire qui sera relayé par des mouvements d'éducateurs et dans des journaux coopératifs telle *La Gerbe*, que Célestin Freinet présente en 1930



↑ Charles Vildrac :  
*Milot. Vers le travail*,  
SUDEL, 1933.

↓  
Charles Dickens :  
*A Christmas Carol*, ill. Quentin Blake,  
Pavilion Children's book, 2008.



comme coo-revue d'enfants, une publication qui est rédigée, imprimée et vendue 1 franc avant d'être distribuée gratuitement aux adhérents.

Un roman du pédagogue polonais Janusz Korczak (1872-1942), *La Faillite du petit Jack*, qui date de la même époque et n'a été que très récemment traduit en français, porte sur les entreprises du jeune Jack Fulton, que l'auteur situe en Amérique, sans doute parce que c'est le pays des affaires. Ce roman traite très précisément des problèmes de gestion d'une coopérative créée par Jack, qui rêve de devenir commerçant. Dans sa classe, il ouvre une boutique qui permettra à ses camarades de s'approvisionner en fournitures scolaires. Il doit apprendre le métier, négocier avec les grossistes, gérer son stock, son budget, dégager des bénéfices pour améliorer le fonctionnement de l'école. Mais la coopérative va être ruinée à la suite d'un vol. Dans une lettre au ministre des Finances, Jack Fulton développe les projets qu'il aurait pu réaliser avec les bénéfices, et il demande la création d'une banque pour les enfants : « *Les enfants ne paient pas d'impôts et le gouvernement doit payer beaucoup d'argent pour faire fonctionner les écoles. Mais un jour nous serons grands et nous rembourserons ce que la banque nous a prêté et nous paierons aussi des impôts. Sans crédit, c'est pour nous très difficile...* » Korczak, qui a organisé ses orphelinats en républiques d'enfants, traite donc de l'argent avec sérieux, et expose des éléments de comptabilité et de fonctionnement du crédit, cas plutôt unique dans la littérature.

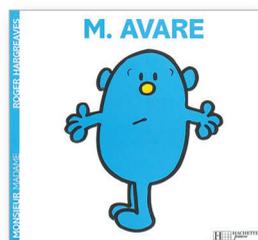
## FIGURES DE L'AVARE

Chez Korczak, il ne s'agit donc pas d'aimer ou de ne pas aimer l'argent. En cela, il se distingue totalement de la tradition qui oppose le désintéressement et la cupidité, faisant de l'avare un homme ridicule ou odieux dont les traits se reportent en quelque sorte sur l'argent lui-même. Ainsi *L'Avare* de Molière ou *Eugénie Grandet* de Balzac, qu'on lit surtout en classe lorsque l'on est jeune, proposent un « caractère » faisant partie d'une culture commune, de même que le renard incarne la ruse. Ce rapport à l'argent, la littérature pour la jeunesse ne cesse de l'illustrer. Il faut dire que la figure de l'avare offre plus de pittoresque que celle d'un Monsieur Desvertus. Le trait d'avarice permet de combiner les avantages de la morale et du comique, comme du reste tous les défauts que l'on dénonce. Déjà, dans la fable d'Ésope, « De l'enfant et de l'avare », un avare plongeait dans un puits où cet enfant prétendait avoir laissé tomber une cruche d'or, et se faisait voler ses vêtements, sans qu'on le plaigne. Beaucoup plus proche de nous, *Monsieur Avare* de Roger Hargreaves, dans la série intitulée en France « Monsieur Madame », commence par reprendre pour les très jeunes lecteurs des anecdotes qui se révèlent réjouissantes : « *Pourtant Monsieur Avare n'était pas pauvre. Au contraire, il était riche ! Mais il entassait tout son argent dans une caisse dans la cuisine. Et chaque soir, il comptait ses pièces. C'était son seul et unique plaisir au monde. Songeait-il parfois à ce qu'il pourrait faire avec toutes ces pièces ? Non, jamais de la vie ! Il était trop avare* ». Comme il est impossible de faire l'éloge de l'avarice, ou même de rester simplement neutre devant elle, il faudra une guérison, mais ce qui fait l'intérêt de ce petit livre est bien la description de ce défaut. Notons qu'en littérature de jeunesse il n'est pas question d'enfant avare, mais beaucoup plus d'enfant prodigue. « Le plus odieux de tous les monstres serait un enfant avare et dur », écrit Jean-Jacques



↑  
Janusz Korczak,  
*La Faillite du petit Jack*,  
Éditions Faber, 2009 (Janusz  
Korczak).

↓  
Roger Hargreaves,  
*La Bonne action de Monsieur Avare*,  
Hachette Jeunesse, 2009.



Rousseau dans le livre II de *L'Émile*, où il reproche aux fables de La Fontaine leur immoralité.

Mais c'est l'immoralité qui est réjouissante. Le pittoresque de l'avarice est largement développé avec le personnage de Picsou dans un genre qui a été lui-même considéré comme immoral, la bande dessinée, ou pour mieux dire, les comics, terme montrant que l'on ne prend rien au sérieux. Innombrables sont les aventures de Picsou, mais aussi les gags et les situations délirantes, notamment dans le coffre-fort géant où le milliardaire prend des bains d'or. Ces bandes dessinées ont pu être vues comme l'expression d'un capitalisme triomphant, mais il est à noter que « l'univers des canards » dans lequel évolue Picsou est assez peu américain et qu'il ne doit rien à Walt Disney lui-même. Tout d'abord, le personnage, Scrooge McDuck, créé en 1947 par Carl Barks, vient d'*Un Chant de Noël* (*A Christmas Carol*) écrit un siècle plus tôt par Dickens, dont c'est le conte le plus célèbre. Dans ce conte, Ebenezer Scrooge est un avaré qui sait « saisir fortement, arracher, tordre, pressurer, gratter, ne point lâcher surtout » mais qu'une série d'apparitions, la nuit de Noël, va convertir à la générosité. Si la trame pourrait faire penser à celle des contes de Berquin, la signification du conte s'en détourne au travers d'une satire sociale extrêmement grinçante.

Cette dénonciation des marchands sans scrupules ne se donne pas à lire dans les aventures de Picsou, qui ne tournent cependant pas à l'éloge des affaires. Ces aventures sont créées dans de nombreux studios de par le monde qui publient sous licence Walt Disney. Parmi eux, des créateurs italiens dont un certain nombre venait plutôt de l'extrême gauche. On peut donc les lire comme une satire de l'amour immodéré de l'argent qui infantilise Picsou et ses concurrents. On peut y voir aussi l'expression d'un nouveau rapport à l'argent, plus désinvolte, dans des sociétés marquées par le développement des classes moyennes et, parallèlement, de productions culturelles moins rivées à une morale qui était aussi une morale de survie. En ce sens, les comics ont anticipé sur une évolution qui va marquer la France des années 1960.

Le pays commence alors à se remettre des ravages de la Seconde Guerre mondiale, une jeunesse nombreuse et remuante exige de plus en plus de liberté et conquiert des éléments d'autonomie financière, au moins pour les dépenses de loisir. L'argent de poche apparaît dans sa nouvelle signification liée à l'émancipation de la jeunesse, et à peu près au même moment que le livre de poche, que cet argent permet d'acheter. Certes, des principes rigoureux, voire rigides, subsistent, mais même dans la « Bibliothèque Rouge & Or » qui cultive de hautes exigences, de nouveaux espaces sont ménagés. On peut évoquer un auteur sans doute exceptionnel comme Paul Berna, qui ne craint pas de camper des enfants de prolétaires parlant argot. En 1958, dans *Millionnaires en herbe*, il confronte une bande de jeunes à une somme colossale. Ce million, c'est ce qu'ils doivent gagner pour permettre à de braves gens de se reloger. Entreprise dénuée de toute vraisemblance mais qui est décrite de manière précise, ces enfants se livrant à toutes sortes d'activités, y compris le commerce de poisson et déployant une ingéniosité réjouissante. L'argent reste donc une affaire sérieuse mais que l'on peut traiter avec humour. Ainsi, une petite qui n'a gagné qu'un billet de cent francs en portant un sac de linge à la blanchisserie, a changé ce billet en pièces de cent sous par ce que « ça fait



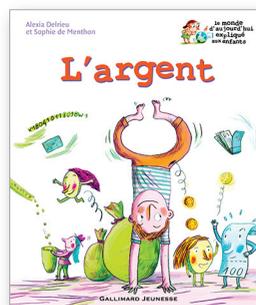
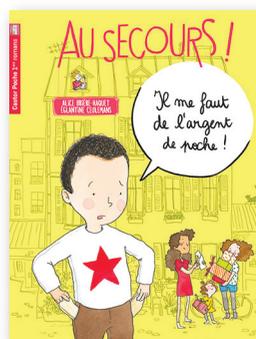
↑  
Carl Barks : Picsou © Walt Disney  
Company

FRANCIS  
MARCOIN

beaucoup plus d'argent». Le vocabulaire lui-même, pour désigner l'argent, se fait plus désinvolte : leur cagnotte, c'est le Saint-Frusquin.

## CONCLUSION

De ces exemples un peu éparés, car il est impossible de traiter synthétiquement de cette réalité qui est partout et nulle part en même temps, il résulte que les écrits pour la jeunesse parlent sans doute plus de l'argent qu'on ne lui en parle dans la vie courante. Les auteurs qui rencontrent des jeunes lecteurs en font la remarque : on leur demande souvent ce que leur rapportent leurs livres. C'est inspirées par de telles questions que Marie Desplechin et Emmanuelle Houdart ont conçu un album tout simplement intitulé *L'Argent* (Thierry Magnier, 2013), qui rassemble dix personnages incarnant un rapport différent à cet argent. D'une manière générale, le mot « argent » apparaît plus souvent dans les titres, soit de non-fiction, *L'Argent* par Alexie Delrieu et Sophie de Menthon (Gallimard Jeunesse, 2007)<sup>5</sup> ou *L'Argent, ça sert à quoi ?* par Sophie Bellier (Fleurus, 2016), soit de fiction ; *L'Année de Jules, l'argent dans les poches* par Hubert Ben Kemoun (Rageot, 2015) ou *Au secours ! Il me faut de l'argent de poche !* par Alice Brière-Haquet (Flammarion, 2017). L'intention commune est de dédramatiser le rapport à l'argent, d'en montrer l'utilité pratique tout en continuant de poser la question morale : tout service doit-il être rétribué ? l'argent nous rend-il supérieur ? On notera qu'en même temps l'idéal coopératif a pour ainsi dire disparu dans les écoles, où la circulation d'argent est prohibée. L'abondance des discours accompagne sans doute une sorte de « déréalisation » au moment où la jeunesse est de plus en plus éloignée du travail productif et se caractérise par la perte de toute responsabilité. ●



1. Ce roman a paru chez Fayard en 1934. L'œuvre de Simenon est lue par les jeunes, dans les collections en poche, mais aussi en temps scolaire ; par exemple, *L'Homme de Londres* a été présenté par Michelle Collotte, dans *Simenon et la Normandie : L'Homme de Londres* (Centre régional de documentation pédagogique de Rouen, 1992), et *La Pipe de Maigret* a été publié dans les Classiques Larousse.

2. « Un frotteur est celui dont le métier est de mettre en couleur les parquets et les carreaux des appartements, de les cirer et de les entretenir luisants, en en ôtant la poussière et les taches avec une forte brosse qui est attachée au coup de pied avec une large courroie de cuir » (Alfred Franklin, *Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercés dans Paris depuis le XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1905).

3. Ainsi J. Baucumont, « Les Enfants et l'argent », *La Nouvelle Éducation*, novembre 1928.

4. « Le Discours de M. Vincent », *La Colonie*, adaptation pédagogique par Mme Picard, Armand Colin-Bourrellet, 1966, p. 71.

5. Cet ouvrage documentaire, publié dans la collection « Le Monde d'aujourd'hui expliqué aux enfants », a remporté en 2007 le prix de la presse des jeunes au Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil.